



Millicent poussa un cri d'horreur. — Page 350.

fatal mariage, et de quelle part de crime était-elle responsable?

Elle s'était opposée au mariage, il est vrai, et elle avait tâché d'étouffer les tendres conseils que lui apportaient les souvenirs de sa jeunesse et sa seule affection, mais elle avait cédé... Elle avait cédé, comme Darrell l'avait dit avec vérité, elle avait cédé contre son propre jugement instinctif et raisonnable, qui lui avait dit tout bas à l'oreille qu'elle n'était pas libre de se remarier.

Quelle était l'étendue de sa culpabilité?

Elle avait été élevée simplement et pieusement... Elle avait été instruite par des personnes dont les esprits simples et honnêtes ne connaissaient aucun degré dans le bien et le mal, dont la profession de foi consistait en doctrines sévères qu'on ne pouvait pas attaquer, et qui regardaient les dix commandements comme autant de limites infranchissables posées autour des pieds de tout chrétien, et ne lui laissant ni aucune ouverture, ni aucun échappatoire par où il pût s'évader.

Que lui dirait le curé de Compton, le lendemain, quand elle s'en irait à lui et tomberait à ses pieds?

Puis une frayeur panique la saisit, elle se jeta par terre, se traîna çà et là, arracha ses cheveux dorés, et s'écria plusieurs fois qu'elle était une créature coupable et malheureuse.

Puis, au-dessus même de la pensée de son péché, plus horrible même que cette conscience intérieure de son crime, s'éleva l'ombre de son avenir — de son avenir qui devait se passer avec lui — avec cet être qu'elle haïssait, qu'elle craignait, et qui avait maintenant une bonne excuse pour son ressentiment jaloux contre elle, qui avait été autrefois réprimé, mais qui n'avait jamais été caché.

Elle essaya de penser à ce que sa vie serait maintenant que la lumière de l'autre monde ne lui irait plus pour elle, que la main sévère de la Providence offensée était étendue au-dessus de

sa tête, et que Georges Duke regardait avec plaisir et couvait des yeux son angoisse, jusqu'à ce qu'elle descendit au tombeau pour subir le supplice éternel mérité par ses péchés.

La pensée de toutes ces choses la rendait presque folle.

Elle ouvrit un tiroir du bureau vis-à-vis du foyer.

Elle était dans la chambre qui avait été occupée par sa mère et son père, qui n'étaient plus, et elle se rappelait que dans ce tiroir il y avait plusieurs rasoirs qui avaient appartenu au vieux châtelain.

Elle trouva l'étui, elle en prit un, et le tint dans sa main, regardant tout le temps la lame étincelante.

— Oh! non! s'écria-t-elle d'un air désespéré; non, non, non! je ne puis pas mourir avant de m'être repentie de mes péchés.

Dans sa terreur d'elle-même et dans son ardeur d'échapper à la tentation en fermant le rasoir, elle fit un mouvement maladroit, si maladroit qu'avant qu'elle l'eût fermé la lame glissa entre le vieux manche et la blessa à la paume de la main.

Ce n'était pas une blessure dangereuse, et elle n'était pas non plus très-profonde, mais cependant elle était assez sérieuse pour faire couler le sang sur la lame et sur le manche du rasoir, sur le parquet en chêne, dans le tiroir ouvert du bureau et sur la jupe de robe de deuil de Millicent.

Elle remit promptement le rasoir dans l'étui, et l'étui dans le tiroir, puis, enveloppant sa main dans un mouchoir de batiste, elle se rassit auprès du foyer solitaire.

— Oh! si Sally était ici, ma bonne et fidèle Sally, quelle consolation ce serait pour moi! dit madame Duke.

La tranquillité et la solitude de la maison l'étouffaient.

Elle ouvrit la fenêtre et regarda le jardin tout couvert de neige.

Les légers flocons tombaient toujours, ils tombaient toujours silencieusement et d'épais nuages sans étoiles couvraient le monde et entouraient la vieille maison comme un vaste linceul blanc.

La fenêtre d'où Millicent regardait était à l'angle de la maison le plus éloigné de la chambre du jardin, mais elle pouvait voir à l'extrémité de la terrasse la lueur de la fenêtre arrondie qui se projetait sur la neige.

Cette lueur rouge faisait une petite tache lumineuse sur la terre et était d'autant plus brillante que l'obscurité qui l'entourait était plus profonde.

Tandis que Millicent regardait ce petit espace éclairé, un objet noir le traversa rapidement et lui cacha pendant un instant la lumière.

C'était une telle nuit de désolation et de malheur, que cette circonstance, qui, en toute autre occasion, l'aurait alarmée et lui aurait fait supposer qu'il y avait quelqu'un qui rôdait autour de la maison, ne fit aucune impression sur son esprit effrayé.

Elle ferma la fenêtre, et retournant au foyer elle s'assit de nouveau.

Mais elle trouva la solitude et le silence tout à fait insupportables; elle prit la bougie dans sa main, ouvrit la porte de sa chambre à coucher et, sortant sur le palier de l'escalier, elle écouta.... Elle écouta sans savoir ce qu'elle écoutait... Elle écouta, espérant peut-être qu'elle entendrait quelque bruit qui romprait ce calme morne et désolant.

Elle pouvait entendre le tic-tac monotone de la pendule dans le vestibule; elle ne pouvait rien entendre, excepté cela.... pas un son, pas un souffle, pas un murmure, pas le plus faible bruit dans la maison.

Tout à coup — jusqu'à son dernier soupir elle ne sut pas comment cette idée lui était venue — elle pensa qu'elle devait aller directement à la chambre du jardin, éveiller Georges Duke, lui offrir tout l'or qu'elle possédait au monde, et